

Édition critique de Groulx

XV. Lionel Groulx ou le nationaliste des premières heures tel que révélé dans le *Journal* (1895-1911)

Giselle Huot

Volume 37, numéro 4, mars 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304229ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304229ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Huot, G. (1984). Édition critique de Groulx : xV. Lionel Groulx ou le nationaliste des premières heures tel que révélé dans le *Journal* (1895-1911). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 37(4), 675–680.
<https://doi.org/10.7202/304229ar>

ÉDITION CRITIQUE DE GROULX

*XV- Lionel Groulx ou le nationaliste des premières heures tel que révélé dans le Journal (1895-1911)**

2. L'engagement nationaliste de Lionel Groulx: du rêve à l'action

D. Le choix des armes

Le slogan lancé par son ami Émile Chartier: «Pour la patrie et la religion, par la jeunesse et pour les jeunes!», dont Groulx veut «faire la loi dirigeante de [s]a vie», illustre bien toutes les aspirations déjà bien implantées en lui dès son adolescence et qu'il essaie de plus en plus de mettre en oeuvre à mesure que l'âge et son état lui permettent de passer de l'idéal à sa réalisation. Dévoré d'ardeur, il s'applique à mettre au point un plan d'action qui doit maintenant se substituer aux rêves: «Plus de rêves, s'écrie-t-il. Que je sois tout à l'action.» Et d'explicitier la démarche qu'il entend préconiser:

«Pour la patrie!» c'est-à-dire, travaillons à réveiller chez les jeunes nos aspirations nationales; insufflons-leur ce sens patriotique puisé dans le spectacle grandiose des choses d'hier et des fières espérances de demain, ce sens agissant qui fait se lever un jour, regarder aux cohortes ennemies et crier dans un élan sublime et sans peur: en avant! «Pour la religion!» Conduisons-les d'abord au pied de l'autel (...) «Quand on a Dieu dans son coeur, on ne recule pas» — Montrons-leur ensuite les causes de Dieu dans le monde. Les drapeaux sont plantés sur les hauteurs; il n'y a point de bras pour les tenir (...) Les rangs de la jeunesse vont s'ouvrir. Des soldats, des conscrits vont monter au drapeau comme on monte à la vertu et à l'honneur.

(V:185ms. — 31 mai 1902)

Mais encore que faut-il faire plus spécifiquement pour atteindre ce but? «Action immédiate par la régénération de la classe juvénile, répond-il; élévation de l'idéal écolier». Et, pour ce faire, «écrire, écrire tous jours; parler, parler encore, parler sans cesse (...) Et surtout agir» (*Ibid.*).

Le premier acte posé dans cette perspective c'est sa décision de devenir prêtre-éducateur. Ce n'est sans doute pas pour lui déplaire qu'«aujourd'hui qu'il ne souffle plus partout qu'un vent de concurrence de rivalité et d'insubordination la place du prêtre [soit] devenu un poste de combat» (IV:32ms. — 22 août 1899). Pendant c'est l'apprenti

* Les deux premières parties de cette étude ont paru dans RHAF, 37, 1 (juin 1983): 148-154 et 37, 3(décembre 1983): 517-523.

éducateur qui donne son adhésion à la prêtrise. Vers la fin de sa vie, Groulx déclare en effet: «L'enseignement m'attirait; il m'a toujours attiré. Je dois avouer que c'est surtout l'espoir de devenir professeur qui a finalement emporté ma décision» (*Le chanoine Lionel Groulx, historien*, scénario du film de Pierre Patry, O.N.F., 1959, 1^{re} époque:23ms.; voir aussi *Mes mémoires* (Montréal, Fides, 1970) I:71).

La voie est tracée, l'enseignement lui «perm[et] de commencer la réalisation de [s]es rêves», et lorsqu'il fait le bilan quelques années plus tard, il peut écrire qu'un «contact quotidien et de tous les instants avec les élèves de ma jeune Alma-Mater n'a fait que confirmer une vocation que je serais tenté de croire spéciale pour l'éducation de la jeunesse. La jeunesse! c'est à elle que j'ai consacré de bonne heure ma vie et toute ma vie (...) Ce fut une conviction chez moi qu'on peut servir ailleurs l'Église et son pays avec plus d'éclat, mais non avec plus de profit et d'abnégation» (V:196ms. — 22 juillet 1902).

Il s'inquiète toutefois de son «ignorance qu'il me faut bien reconnaître» (*Ibid.*). Et s'il rêve tant d'aller étudier en Europe c'est pour corriger ces déficiences d'un professeur lancé dans l'enseignement aux lendemains de son année de finissant et qui se sent indigne de remplir correctement sa tâche, n'étant ni suffisamment ni adéquatement préparé pour le faire. Déjà il pense ce qu'il exprimera plus tard, précisément lors de son séjour d'études en Europe, en ces termes: «le temps vient, écrira-t-il à Émile Léger, où la soutane du prêtre toute seule ne vaudra plus un certificat de *compétence ès éducation*» (20 février 1908: 3-4mss; voir aussi *Mes mémoires*, III:172).

Étudiant, alors qu'en ce jour de mai 1897 où chacun prenant part aux travaux de jardinage à Vaudreuil, on l'«institua planteur de lilas, parce que disait-on j'avais la main sûre et savais planter sans faire mourir: ce qui n'est pas un mince talent», Groulx avait établi une comparaison entre ce métier et celui de professeur et s'était déjà promis que, à l'encontre de ce «professeur qui nous planta dans le sol des Belles-Lettres et (...) faillit nous y faire mourir», «si jamais il m'était confié des jeunes intelligences pour les faire fleurir et fructifier, je les planterais à la façon de mes lilas» (II:74-75mss — 19 mai 1897).

Le rôle de l'enseignant tel qu'il le conçoit ne consiste pas à «se borner à l'entraînement sec et méthodique des intelligences poursuivi par l'interprétation des auteurs et des manuels» (V:86ms — 6 janvier 1902). Il s'efforce donc, malgré ses limites qu'il reconnaît et dont il se désole, à revaloriser et à restructurer un enseignement trop axé sur la mémoire et qui confine l'intelligence de l'étudiant à un rôle trop passif, en mettant davantage ses talents à contribution.

Ce n'est pourtant pas suffisant, «la vie du professeur me semblerait trop terne et trop insignifiante» si elle devait se limiter à cette fonction.

Mais «là où est le charme, là où la tâche grandit et s'élève à la hauteur d'un sacerdoce, c'est dans la formation du coeur, dans l'édification de l'homme» (V:86ms. — 6 janvier 1902). L'enseignant doit donc se doubler d'un éducateur; «faudrait savoir avec quelles magnanimes attentions j'ai embrassé les fonctions du professorat, s'écrie-t-il. Il faudra l'impossible si en quelques semaines je ne forme pas dans tous mes élèves, le noble caractère d'un Berryer ou l'âme d'un Montalembert ou le coeur d'un Lacordaire» (IV:67-68mss — 25 mars 1900).

Car l'homme qu'il est devenu avec ces aspirations qui sont siennes est tributaire de ces hommes dont il a fait ses héros: «et si aujourd'hui il y a des ardeurs, des aspirations, un peu de noblesse et peut-être aussi de larges ambitions en moi, je le dois, ô mon Dieu, à ces vies que j'ai lues et dont vous vous êtes servi pour changer et tremper mon âme. Lacordaire, Montalembert, Ozanam, Veuillot, O'Connell, Moreno! oui on a bien dit d'eux que morts ils parlent toujours; ils parlent de courage, de sacrifice, de chevalerie. (V:12ms. — 23 décembre 1900).

C'est ainsi qu'espérant que l'histoire se répète il entreprend son processus de *montalembertisation* des jeunes: «Me voici pris d'une vraie fureur de Montalembertiser tous mes amis», reconnaît-il (V:94ms. — 26 janvier 1902). Cette croisade visant à la formation des «Chevaliers du caractère» (IV:91ms. — 23 mai 1900), «des champions vivants qui s'élancent hardiment au milieu de la mêlée, frappant de taille et d'estoc» (V:114ms. — 4 avril 1902), il l'entreprend d'abord chez ses premiers disciples pris individuellement, puis par le biais de l'Action catholique dont il pose les premiers jalons dans une presque clandestinité au Collège de Valleyfield, en 1902.

Agir, parler, écrire, avait-il dit. Parler, écrire, c'est aussi agir. Voici en quels termes Groulx dépeint l'orateur: «Si j'avais à représenter sur un tableau l'orateur tel qu'il doit être de nos jours, je le ferais voir sous les traits d'un chevalier, descendu de cheval, mais ayant gardé toutes ses armes et surtout son clairon pour sonner partout la charge.» Quant à l'écrivain, «je le représenterais, continue-t-il, sous les traits du même homme, et se servant pour écrire de la pointe de son épée.» Et il conclut en disant: «Voilà l'orateur et l'écrivain tel qu'il nous les faut: des chevaliers» (V:95 ms. — 26 janvier 1902). Plus tard, en 1908, en regardant la statue de Jeanne d'Arc à Orléans «comme dans l'attitude de la prière les mains jointes sur la garde de son épée qu'elle presse sur sa poitrine», et en pensant aux jeunes, les vrais défenseurs de la patrie, il écrira: «Une leçon à tirer: jeunes gens qui priez pour votre pays, priez vous aussi en pressant une arme, votre plume, l'épée des paladins d'aujourd'hui, pour que vous méritiez d'être choisis par Dieu parmi ceux qui bouteront l'ennemi hors de la Nouvelle-France» (VI:59ms. — 16 octobre 1908).

Parler, écrire, ce sont des tâches dont il se réserve de larges tranches, mais il désire aussi embrigader les jeunes à poser dès maintenant certains gestes, qu'espère-t-il, ils répéteront plus tard. C'est dans cet esprit qu'il souhaite la fondation d'une «revue de la jeunesse canadienne-française (...) à laquelle collaboreraient tous les jeunes gens d'esprit et de coeur» (V:178ms. — 19 mai 1902). Depuis longtemps Groulx tient en très haute estime une certaine forme de journalisme. Lui-même a rêvé d'être journaliste et de devenir «dans la presse canadienne ce qu'était Ls Veillot dans la presse française» (I:127 ms. — 21 juillet 1896). D'autre part, pour la langue française toujours menacée, minée de l'extérieur comme de l'intérieur, il prône la fondation de «cercles littéraires ou académiques, dont le but serait d'étudier notre langue, d'apprendre à la bien écrire et à la bien parler, à faire la lutte à l'anglicisme, à ridiculiser ces faux-frères qui croient grandir en se faisant britishers»; et d'ajouter: «ne serait-ce pas faire oeuvre de bons patriotes et atteindre un but pratique?» (*Ibid.*)

Ce à quoi Groulx s'emploie. En 1903, il fonde et dirige l'Académie Emard dont il avait rédigé une première constitution en 1901 qui s'était heurtée alors au veto des autorités collégiales. L'Académie Emard devient donc officiellement un «cercle littéraire» et aussi une «conférence d'études», qui deviendra plus tard un cercle de l'Action catholique, et où on s'«occupe surtout de la question sociale et religieuse» (Groulx à Émile Chartier, 17 octobre 1905:5ms.), sans délaisser la question nationale pour autant puisque l'Académie Emard adhère officiellement, le 23 avril 1904, au projet d'un drapeau national canadien-français. Il s'engage dans une refonte d'une société de débats déjà existante, l'Académie Sainte-Cécile, dont il prend la direction en 1903, à laquelle il injecte la nouvelle devise de «Religion et Patrie» et «où l'on s'occupe plus particulièrement d'élocution et de la question nationale» (*Ibid.*).

Groulx multiplie conférences et travaux à l'intérieur des cadres de ces deux sociétés et aussi du Cercle Saint-Charles, premier cercle de l'Action catholique au Collège de Valleyfield, et qui, pour conserver le secret, s'abrite derrière un Cercle d'études du parler français. En même temps, les articles se succèdent, dans *la Croix*, *la Revue ecclésiastique* de Valleyfield, *le Semeur*, *la Vérité*, dont ceux sur le devoir social de la jeunesse, du premier sur «Le rôle social de la jeunesse» (1902) jusqu'à celui sur «L'éducation de la volonté en vue du devoir social» (d'abord conférence à l'Académie Emard en 1906), en passant par celui sur «La préparation au rôle social» (1905). Plus tard, en 1912, suivra *Une croisade d'adolescents* dont il prépare déjà une ébauche en 1904. Il poursuit aussi une campagne en faveur de la langue française, il écrit de multiples articles sur «Le parler canadien» (*Album universel (Monde illustré)* avril-juillet 1906), puis il fonde un Cercle du Parler français au Collège de Valleyfield.

Il était inévitable que les efforts de Groulx prêtre-éducateur nationaliste cherchent à s'illustrer de façon spécifique par l'enseignement qui allie parole et écriture. Persuadé que le regain de la fierté nationale et l'essor du patriotisme sont fonction de la connaissance de l'histoire, et d'autre part «écoeuré, humilié profondément par la sorte d'enseignement d'histoire canadienne» qu'il avait reçue au collège, au moyen d'un manuel du niveau élémentaire qui n'a pas été remplacé depuis, Groulx n'entrevoit qu'une solution, celle d'entreprendre pendant l'année 1905-1906 la rédaction d'un manuel d'histoire du Canada. C'est Groulx lui-même qui va «sollicit[er] le privilège d'ajouter l'enseignement de l'Histoire du Canada, à raison de deux cours par semaine, à [s]a besogne déjà assez chargée de professeur de latin et de littérature, puis de directeur d'Académie, d'impresario et de répétiteur au théâtre collégial», enseignement qu'il inaugure au Collège de Valleyfield (*Mes mémoires*, I:95; «À l'occasion du prix Duvernay: Sur une carrière d'historien», *L'Action nationale*, XL, 3 (décembre 1952): 173).

Il est vrai que Groulx ne mentionne nulle part son manuel dans son *Journal*, pas plus qu'il ne signale d'ailleurs plusieurs des conférences et articles précédemment cités mais qui constituent la mise en acte des rêves, pensées, croyances ou théories exprimés dans son *Journal*. Le cahier V se termine en décembre 1904 et le cahier VI ou *Notes et souvenirs de mon voyage en Europe* débute en octobre 1906, alors que la première rédaction du manuel s'amorce le 18 septembre 1905 et se poursuit pendant toute l'année scolaire. Dans *Mes mémoires*, Groulx reconnaîtra que la période de 1903-1906 fut «l'une des périodes les plus actives de ma vie» (I:95); à la fin de 1903, il écrivait dans son *Journal*: «J'ai presque délaissé mon journal. Le temps est venu d'occupations sérieuses, plus sérieuses. Ce mouvement des jeunes auquel je me donne sans réserve ne me laisse plus de temps à consacrer aux travaux qui ne sont pas que des travaux.» (V:217ms. — 21 décembre 1903).

Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons passer sous silence cet épisode de sa vie, l'élaboration d'un manuel d'histoire du Canada* qu'il tiendra plus tard en partie responsable de son accession à la chaire d'histoire à l'Université Laval de Montréal en 1915 (*Mes mémoires*, I:95-96; «À l'occasion du prix Duvernay...»:175). Et puis nous ne pouvons parler du nationalisme sans parler de l'historien. Car nationalisme et histoire sont pour Groulx indissociables. Il nous faut avoir recours au passé pour habiter le présent et forger l'avenir.

Dès les toutes premières pages de son manuel, Groulx nous livre ses «déclarations de principes», à savoir: I «Pourquoi étudier l'histoire du Canada» et II «Comment étudier l'histoire du Canada» (I:3ms.).

* *Histoire du Canada* [Manuel]; [suivi de] *Abrégé d'histoire de la littérature canadienne*. 3 v.:140, 142, 146 p. 23 cm × 18 cm. Olographe.

Dans le premier cas, il note comme «nécessité générale», la «formation d'un patriotisme sain et éclairé» et la nécessité de «connaître la mission Providentielle de sa race». La «nécessité présente» est de prendre conscience que «le passé est l'école du présent et de l'avenir» et que, par conséquent, devant les «périls suprêmes» que doit affronter la nationalité canadienne-française, périls constitués principalement par «l'immigration et l'extraordinaire développement du pays», c'est un «devoir rigoureux» pour les élèves des collèges «de se donner à l'étude de l'histoire nationale», dans le but d'y trouver «l'amour de sa foi, et l'orgueil de sa race» et d'apprendre, comment, à la lumière du passé, à faire face aux difficultés de l'heure.

Quant à la façon d'aborder notre histoire, il faut éviter de le faire en «badaud» ou encore en «chauvin». Le terme «badaud» provoque chez Groulx cette réflexion: «On a dit avec une légère pointe d'exagération que nous étudions notre histoire avec le même enthousiasme que celle des Indous». Éviter de le faire en «chauvin», c'est bannir résolument un patriotisme «provocateur». Mais tout en se défendant d'un optimisme radical, il ne faut pas tomber dans l'excès contraire et se complaire dans un pessimisme excessif. Il faut étudier l'histoire avec «précision», une bonne documentation à l'appui, mais d'autre part «avec respect, avec amour».

Dans le *Journal* de Groulx, six ans avant cet énoncé, nous pouvons relever un passage qui contient les principaux éléments du «Pourquoi étudier l'histoire du Canada» du manuel. Nous «le peuple canadien-français», écrit-il, nous avons «de grandes choses à accomplir. Nous avons à garder intact à travers l'épreuve des siècles l'héritage d'une nationalité et d'une foi religieuse.» Cette mission est une bien grande responsabilité «quand on considère le petit nombre de nationalités qui n'ont pas sombré parmi celles qui ont été placées dans des conditions analogues à la nôtre». Pour réaliser ce grand dessein, il nous est indispensable de recourir à un «stimulant en faisant revoir à notre petit peuple le mirage de ses grandes origines et de ses grandes victoires», il nous faut aller «souvent nous retremper aux sources de notre histoire» pour trouver «dans la contemplation de ces grands souvenirs et de ce spectacle inattendu, la foi qui enfante les sacrifices et l'espérance qui exalte les courages» (IV:20-21mss — 8 août 1899).

Dans ces propos sur l'étude de l'histoire, nous retrouvons certains éléments du nationalisme groulxien de l'époque du *Journal* que nous étudierons dans la troisième partie de notre étude.